

Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 21 (1888)

Buchbesprechung: Théologie

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

BULLETIN

THÉOLOGIE

BIBLE DES FAMILLES PUBLIÉE PAR UNE RÉUNION DE PASTEURS
GLARONNAIS¹.

La voilà donc cette Bible qui a tant fait parler d'elle depuis tantôt cinq ans! Vous pouvez vous la procurer, à votre choix, sous le titre de *Bible des familles. Extrait de l'Ecriture Sainte pour l'édification domestique et l'instruction de la jeunesse*, ou sous celui de : *Extrait de la Bible à l'usage de l'école et de la famille*. C'est un beau volume de 650 pages environ, en cinq éditions plus ou moins élégantes, avec ou sans cartes, au prix exceptionnellement bas de 1 fr. 25 à 4 fr. 30.

On sait quelle est l'origine de cet ouvrage. En 1884, M. le pasteur Gottfried Herr, de Betschwanden, présentait à la Société pastorale suisse, réunie à Glaris, un rapport sur l'utilité et la convenance d'une Bible abrégée composée en vue de l'instruction de la jeunesse et à l'usage du culte domestique. Les conclusions de ce travail ne restèrent pas à l'état de programme. L'idée ne tarda pas à prendre corps. Cinq pasteurs glaronnais de tendances théologiques diverses s'associèrent à cet effet. Au commencement de l'année 1887 l'ouvrage était mis en vente. Plusieurs milliers d'exemplaires s'écoulèrent en peu de semaines. Le volume continue à faire son chemin, et plus d'un pasteur qui, à priori, avait toute sorte d'objections à faire, tant du point de vue des « principes du protestantisme » ou de la conception « organique » de l'Ecriture que pour

¹ *Bibel-Auszug für Schule und Haus*. Glaris, 1887. *Mittlere Ausgabe*. Avec 2 cartes, l'une de la Palestine, l'autre de la partie orientale de la Méditerranée.

des raisons d'opportunité et de prudence pastorale, s'est déjà si bien réconcilié et familiarisé avec cet *Extrait* qu'il l'a mis sans le moindre scrupule, et même avec plaisir, entre les mains de ses élèves.

Ce n'est pas ici le lieu de discuter une fois de plus la question si souvent ventilée de la convenance et de la légitimité d'une semblable chrestomathie. Dans la pratique il y a beau longtemps que la question a été tranchée, tantôt sous une forme tantôt sous une autre. Essayons aussi succinctement que possible de donner une idée du travail que les honorables pasteurs du canton de Glaris ont mis au jour.

Il est presque superflu de dire que, comme toutes les versions modernes de la Bible, celle-ci présente un texte suivi, les alinéas étant déterminés par le sens, et qu'il n'est plus question d'un morcellement par versets. Les chiffres traditionnels indiquant les chapitres et les versets sont rejetés à la marge. Le texte n'est interrompu que par de courts sommaires. A la marge inférieure se rencontrent ça et là des références et des notes explicatives. Quant aux livres et morceaux poétiques, ils sont en général imprimés comme la prose, sans doute pour gagner de la place. On a fait une exception pour certains morceaux tels que Deut. XXXII ; Jug. V ; 2 Sam. I, 19-27 ; une quinzaine de Psaumes ; Prov. XXXI, 10-31 ; Esa. XII et XXXV ; un fragment de Lam. V.

Il ne nous appartient pas de nous prononcer sur la valeur de la traduction. Pour autant que nous sommes capable d'en juger, c'est une revision éclectique. Luther paraît avoir servi de base, mais il a été fait usage de diverses traductions modernes. Les archaïsmes sont évités. Le texte se lit facilement et fait honneur au goût littéraire de ses rédacteurs.

Ce qui nous intéresse surtout c'est le choix, — tranchons le mot, le *triage* opéré par eux dans les livres saints. Le principe qui les a guidés dans cette délicate opération n'est pas un principe dogmatique, mais un principe essentiellement pratique. C'est celui de l'édification ; ajoutons pour plus de précision : de l'édification de tous ceux, petits ou grands, qui ne sont pas encore parvenus à l'âge de majorité spirituelle et morale. Une Bible à l'usage des simples ou, pour mieux dire, des commençants, que ces commençants soient encore écoliers ou déjà pères et mères de famille : voilà ce qu'il s'agissait de constituer. Dans ce but il fallait éliminer des documents humains de la révélation divine (lesquels, en soi et comme

tels, ne sont pas plus un livre d'édition qu'ils ne sont un système de dogmatique ou un code de morale), tout ce qui peut heurter le sens moral de la jeunesse des écoles et ne se prête pas à la lecture dans le cercle de la famille.

Cette tâche, nous n'hésitons pas à le dire, les éditeurs de la « Bible de Glaris » s'en sont acquittés à tout prendre avec beaucoup de tact et de discernement. Il va de soi qu'en pareille matière il est impossible de contenter tout le monde. Il y a là des questions de plus ou de moins, de trop ou de trop peu, où les impressions, les expériences, les prédispositions personnelles pèseront toujours d'un grand poids dans la balance du critique. D'ailleurs cette première édition n'est sans doute pas définitive. Ce n'est pas un *canon* à jamais fermé et fixé, mais un premier essai susceptible de révision, d'amélioration et, peut-être, de réduction. En le publiant tel qu'il est, ses auteurs ont fait acte de foi, de courage et de sagesse.

En ce qui concerne l'Ancien Testament, on constate d'abord l'omission des livres suivants : les deux livres des *Chroniques* (à l'exception du petit fragment 2 Chron. XXXV, 20-25, défaite et mort du roi Josias, substitué aux deux versets parallèles de 2 Rois XXIII), *Esther*, le *Cantique des Cantiques*, *Abdias* et *Nahum*. Plusieurs regretteront, au point de vue littéraire, l'élimination complète de ce dernier petit livre; au point de vue de l'édition, l'absence de certains morceaux, soit discours soit prières, des livres des *Chroniques*. Tout bien compté, le retranchement de cette chronique du quatrième siècle, d'ailleurs fort instructive en son genre, se justifie pleinement. Personne je pense ne trouvera à redire à l'omission d'*Esther* et du *Cantique*.

Parmi les livres historiques, la *Genèse* est à juste titre celui qui a subi le moins de coupures. À part quelques abréviations, par exemple dans le récit du déluge et dans l'histoire d'Isaac et de Jacob, ces coupures ont porté essentiellement sur les généalogies et sur les récits offrant des pierres d'achoppement au point de vue moral. (Abram et Sarah en Egypte et à Guérar ; Agar ; naissance de Moab et d'Ammon ; Juda et Thamar ; etc.) Peut-être la pruderie a-t-elle été poussée un peu loin en ce qui concerne le rite de la circoncision. (Gen. XVII.) La *Genèse* occupe à elle seule autant et même plus de place que les quatres autres livres du Pentateuque réunis. Comme on devait s'y attendre, la plus grande partie des matériaux qu'à fourni aux livres de l'*Exode*, du *Lévitique* et des *Nom-*

bres le « code sacerdotal » a été sacrifiée. Les extraits du *Lévitique* se réduisent à XIX, 1-3 ; 9-18 ; 31-36 ; XXIV, 17-22 ; XXVI, 11-13, de quoi remplir une page. Ici les ciseaux ont décidément taillé par trop en plein drap. Dans les autres *livres historiques*, nous ne pouvons nous empêcher de regretter l'absence totale de la figure si populaire de Samson et l'omission des épisodes d'Elisée chez la Sunamite et de la reine Athalie. Notons que le cantique d'Ezéchias est transféré du livre d'Esaïe à la suite de 2 Rois XX, 7.

Passons aux livres poétiques. Il n'était pas facile de faire un « extrait » du livre de *Job*. Les éditeurs avaient le choix entre deux systèmes : ou bien suivre le dialogue d'un bout à l'autre, en donnant des fragments plus ou moins étendus de chaque discours ; ou bien reproduire intégralement, outre le prologue et l'épilogue, tel ou tel cycle de discours et laisser le reste de côté. C'est la première de ces méthodes qui a été adoptée. Il est permis de douter que ce fût là le choix le plus heureux. A l'égard du *Psautier* les rédacteurs se sont montrés très conservateurs. Ce n'est pas nous qui leur en ferons un reproche, bien que nous eussions compris l'omission d'un nombre plus considérable de morceaux. 133 psaumes sur 150 ont été conservés ; encore faut-il remarquer qu'en réalité il n'en manque que 14, puisque psaume XIV = LIII ; LXX = XL, 14-18, et que le psaume XVIII figure déjà dans 2 Samuel XXII. Le texte de la plupart des psaumes est reproduit en entier. Ça et là, pourtant, quelques versets ont été éliminés. Les imprécations contre les ennemis ont en général disparu. Des 176 versets du psaume CXIX il en reste environ 100. On ne peut qu'approuver le triage opéré dans le livre des *Proverbes*. Quant à l'*Ecclésiaste*, les extraits qu'on en donne sont rangés sous ces quatre chefs : « Toutes les choses terrestres ne sont que vanité ; » « Toute chose a son temps ; » « Toute sorte de sages enseignements » (versets plus ou moins égrenés des chap. IV à XI) ; « Souviens-toi de Dieu dans ton jeune âge et tu seras consolé dans ta vieillesse. »

La littérature prophétique est largement et dignement représentée. La seconde partie du livre d'Esaïe est restée presque intacte. En revanche Ezéchiel, Osée, Zacharie ont subi de fortes réductions, ce que nous ne saurions désapprouver. On a eu soin de conserver les principaux passages eschatologiques et messianiques. En somme l'anthologie tirée des « petits prophètes » nous paraît être une des parties les mieux réussies du travail.

Naturellement le *Nouveau Testament* est beaucoup moins abrégé

que l'Ancien. Si dans la Bible complète, la seconde partie est à la première, au point de vue du volume, comme 1 est à 3, le rapport se trouve être dans l'Extrait à peu près celui de 2 à 3. Dans les cinq *livres historiques*, si l'on excepte les textes parallèles des Synoptiques, il n'y a pour ainsi dire rien d'omis. L'omission la plus considérable est celle des généralogies de Matthieu I et de Luc III. La péricope de la femme adultère, Jean VIII, est accompagnée d'une note marginale indiquant que ce récit manque dans les plus anciens manuscrits.

Même les *épîtres pauliniennes* ont été fort épargnées. Dans les *Romains* on a éliminé II, 25-29 ; III, 1 b ; IV, 6-17, 19 ; V, 13-17 ; VII, 2, 3 ; IX, 6-33 ; X, 18-21 ; XI, 9, 10 ; XVI, 24. Quelques-unes de ces omissions sont motivées par la même raison que celle de Genèse XVII, 10-27 ; c'est qu'il est question dans ces passages de la circoncision. Ailleurs encore, dans *1 Corinthiens*, *Galates*, *Ephésiens*, *Philippiens*, *Colossiens*, le même motif a fait tantôt omettre quelques versets ou un membre de phrase, tantôt remplacer le mot malsonnant par un terme plus ou moins équivalent. Ce rigorisme n'est-il pas excessif ? Pour être conséquent, il eût fallu faire disparaître aussi la circoncision de *Luc II* (l'enfant Jésus) et de *Actes XVI* (*Timothée*). — Dans la 1^{re} aux *Corinthiens* sont laissés de côté les passages relatifs au célibat et à la femme qui prie sans avoir la tête couverte, ainsi que les chapitres 8 et 14 concernant les viandes offertes aux idoles et la glossolalie. La 2^{de} aux *Corinthiens* est reproduite à peu près telle quelle; pareillement les *Ephésiens*, les *Philippiens*, même les *Colossiens*. Il en est de même des épîtres à *Timothée*, *Tite* et *Philémon*. Dans les *Galates*, outre les textes déjà mentionnés à propos de la circoncision, les rédacteurs ont omis à bon escient le passage III, 15-22 (du $\sigma\pi\epsilon\rho\mu\alpha$ d'Abraham et du $\mu\varepsilon\tau\imath\tau\eta\varsigma$) et l'allégorie d'Agar et de Sara, IV, 21-31. Les deux épîtres aux *Thessaloniciens* ont été diminuées, la première de la péricope relative à la parousie, IV, 15-18; la seconde de celle qui traite de l'antéchrist, II, 1-12.

Parmi les autres épîtres, celle qui a subi le plus de réductions est, comme on pouvait le prévoir, l'épître aux *Hébreux*. Les principales coupures se rencontrent dans les chapitres VII à X où le sacerdoce de Christ est comparé à celui de Melchisédek et au sacerdoce lévitique.

L'*Apocalypse*, enfin, est représentée par les sept épîtres aux Eglises d'Asie, chap. II et III, précédées de l'adresse et de la saluta-

tion, I, 4-6; 9-11 ; par quelques fragments épars des chap. IV-XX, réunis sous le titre : « l'assemblée des bienheureux et le jugement des morts ; » et par des extraits de la description de la nouvelle Jérusalem, chap. XXI et XXII.

H. V.

BALDENSPERGER. — LA CONSCIENCE DE JÉSUS ET LES ESPÉRANCES MESSIANIQUES DE SON TEMPS¹.

Les lecteurs de la *Revue* n'auront pas encore oublié l'étude aussi intéressante qu'instructive sur les *Origines de l'Essénisme* que M. Baldensperger y publiait en 1886 (p. 193-205).

L'ouvrage que le même auteur présente aujourd'hui aux théologiens, aborde un sujet qui intéresse au plus haut degré quiconque s'occupe des origines du christianisme en faisant abstraction complète de la dogmatique traditionnelle.

C'est un essai de construction psychologique du développement religieux de Jésus, de sa conscience propre, *Selbstbewusstsein*, de la pensée fondamentale qui a dirigé sa prédication et ses œuvres, sa vie et sa mort, de l'influence du milieu où il vécut et de la réaction qu'il exerça sur les idées messianiques de ses contemporains.

L'intention de l'auteur n'est pas d'ajouter un aperçu même sommaire aux nombreuses *Vies de Jésus* qui ont paru ces dernières années et dont il reconnaît les mérites divers. Il se propose plutôt de concentrer sur l'étude de la conscience de Jésus les mille rayons qui sont, pour ainsi dire, dispersés dans les détails de l'histoire évangélique.

« Une telle exposition spéciale, dit l'auteur dans l'Introduction, n'est possible, si jamais l'on parvient à la mener à bonne fin, qu'en partant de l'examen des croyances messianiques du judaïsme : c'est dans ce cadre que nos sources dessinent l'image de Jésus et rien ne nous autorise à l'en détacher.

• C'est précisément ce domaine des idées et des espérances messianiques des Juifs (et surtout celui qui restait inexploré dans les sources talmudiques) qui a été travaillé avec tant de soin par des savants distingués de nos jours.

» Les lumières, que leurs travaux ont répandues sur l'histoire

¹ *Das Selbstbewusstsein Jesu im Lichte der messianischen Hoffnungen seiner Zeit*, von W. Baldensperger. Strassburg, 1888. V et 192 pp.

évangélique sont telles que, en les mettant en œuvre, l'on a un certain droit de consacrer des ouvrages nouveaux à la personne de Jésus. Nous nous sommes suffisamment représenté les objections qu'à l'aide d'une connaissance plus intime de la pensée juive, on peut formuler contre une synthèse prématuée, et néanmoins nous avons cédé à l'attrait de tenter une construction avec les matériaux qui ont été déjà travaillés. »

Cette construction a naturellement à sa base une étude approfondie des sources diverses qui attestent la formation et le développement des espérances messianiques du judaïsme jusqu'à la venue de Jésus-Christ et même après. La mystérieuse littérature apocalyptique, Daniel en tête, joue ici un rôle plus important qu'on ne lui attribue d'ordinaire, bien que toutes les questions qui s'y rattachent n'aient pas encore été suffisamment élucidées.

C'est donc à l'exposition et à la critique de ces sources, à l'appréciation du sens et de l'importance des espérances messianiques dans la conscience religieuse du peuple juif, au tableau du développement des idées messianico-apocalyptiques dans leurs rapports avec l'histoire religieuse et politique de ce peuple, à la définition de l'apocalyptique et de son rôle au milieu des partis juifs; — c'est à tout cela que l'auteur consacre la *première partie* ou les quatre premiers chapitres de son livre.

Il y a certes beaucoup à apprendre dans cette partie de l'ouvrage de notre savant auteur. Y a-t-il quelque chose à reprendre? Des juges plus et mieux informés que moi le feront peut-être, surtout dans ce qui a trait à la valeur et à l'importance de tel ou tel document, de tel ou tel parti. Pour moi, j'aime mieux éviter le reproche d'incompétence et avouer tout simplement que j'ai été à bonne école et que j'y ai puisé beaucoup de renseignements précieux et utiles, soit pour comprendre le rôle que les livres de la loi, les écrits des prophètes et les spéculations apocalyptiques ont joué dans la vie morale, religieuse et politique de la nation juive, soit même pour m'expliquer certains faits et maint enseignement des écrits apostoliques.

Le résultat général de cette première partie répond bien à l'idée que nous nous faisons de la situation des esprits en Judée lors de la venue de Jésus-Christ.

Pour sortir du cercle vicieux où ils étaient enfermés, il ne fallait rien de moins qu'une nouvelle conception de la voie du salut et une vue plus profonde de la nature divine.

La seconde partie, renfermant les cinq derniers chapitres, précédés d'une observation préliminaire et suivis d'un résumé final sur le sens de la messianité de Jésus, est consacrée à démontrer la thèse favorite de l'auteur sur le caractère messianique de Jésus. C'est sa réponse à la grande question : Comment Jésus est-il le Christ, le Messie ? Question importante, s'il en est, question plus brûlante que jamais et de la solution de laquelle dépend l'avenir de la dogmatique et de la religion elle-même. On peut ne pas soucire à toutes les opinions de l'auteur ; on peut repousser même la thèse fondamentale sur laquelle il fait reposer ses raisonnements et leurs conséquences ; mais on ne saurait parcourir avec indifférence les pages, d'ailleurs écrites dans un style lumineux, qu'il a consacrées (voir surtout le chapitre IX) à l'étude du développement humain de Jésus.

On parle si souvent d'une manière vague du côté humain de la personne du Sauveur qu'on est bien aise de trouver un auteur qui prend cette humanité au sérieux et s'efforce de nous faire pénétrer dans l'histoire intime, dans l'âme de celui auquel on peut appliquer d'une façon parfaite et complète le *Ecce homo*.

L'auteur n'a-t-il pas trop abondé dans le sens de l'humanisation de Jésus ? N'a-t-il pas trop insisté sur l'influence du milieu ? N'a-t-il pas mis sur le compte du Maître ce qui n'était que le fait des disciples et des rédacteurs de nos évangiles ? N'accorde-t-il pas aux rêveries apocalyptiques une importance excessive comme facteur de la conscience messianique de Jésus ? N'est-il pas parti de l'idée purement évolutionniste dans son appréciation de l'esprit et de l'œuvre du Sauveur ? Ne lui refuse-t-il pas le pouvoir d'implanter dans le monde un principe de vie nouvelle ? Autant de questions que la critique ne manquera pas de soulever, tout en reconnaissant la bonne foi de l'auteur et le souffle moral et religieux qui inspire son livre.

Quoi qu'il en soit, ce livre donnera beaucoup à réfléchir à tous les lecteurs des écrits apostoliques et particulièrement à ceux qui, pour soutenir l'absolue infaillibilité des écrivains sacrés, se tordent l'esprit en tordant les textes.

Pour que le lecteur puisse juger, pièce en mains, de l'état de la question, voici la traduction ou l'analyse de la conclusion ci-dessus mentionnée de cette seconde partie du livre.

« Nous résumons brièvement le résultat de notre essai comme suit : Jésus se regarda en effet comme le Messie promis. Cette foi

messianique donne seule la vraie explication de sa conscience (*Selbstbewusstsein*). Ce n'est que cette foi qui lui a révélé sa plus intime essence, sa personnalité, et, à dater de son baptême, il n'a pas eu de lui-même d'autre idée, si ce n'est qu'il était le Messie. Toute distinction ultérieure entre la conscience messianique et une conscience plus profonde encore, en tant qu'on l'attribue à Jésus lui-même, méconnait son caractère propre et ne fait qu'amoindrir sa messianité. »

C'est à tort qu'on a inventé de nos jours la théorie de l'accommmodation aux idées du temps. Jésus n'était pas *opportuniste* en religion; il était de sa nature *idéaliste*.

« Il n'a jamais capitulé par prudence humaine avec sa conscience, il n'a jamais admis des compromis, et de plus, toutes les expériences extérieures n'ont eu sur lui d'autre action que de le porter à se les approprier d'abord complètement pour les reproduire ensuite en leur imprimant le sceau de sa personnalité.

» Jésus ayant acquis la conscience messianique par sa vie intérieure, par son expérience religieuse, cette conscience échappe entièrement et toujours au jugement de la raison théorique dont toutes les objections tombent devant la plénitude de sa foi. Il ne s'agit pas ici des *prétentions* de Jésus et du droit de ses prétentions; bien plutôt la question pour lui était de savoir s'il pouvait légitimement se soustraire à la volonté de Dieu clairement reconnue. Son activité messianique n'était pas une usurpation, mais de l'obéissance; n'était pas l'effet d'un choix libre, mais une nécessité inexorable, divine. Il lui en coûta grandement et ce fut une chose pénible pour lui que de se déclarer Messie, mais il le fit poussé par le sentiment du devoir. Sa chair et son sang résistaient à cela, mais son homme pneumatique l'y entraînait. Pour cet homme, ce n'est pas la déclaration qu'il était le Messie, mais le renoncement à cette mission, qui aurait été sans excuse.

» La foi messianique était si loin d'être un obstacle au libre développement de Jésus qu'elle devint au contraire le principe moteur de toute sa vie, de ses paroles et de sa conduite. Cette foi ne s'est pas limitée à provoquer ses premiers débuts publics; elle était aussi le ressort secret qui a produit au grand jour le trésor religieux et moral caché dans l'intérieur de Jésus. C'est parce que Jésus se savait le Messie et regardait comme imminente la fondation du règne de la gloire qu'il prêcha, comme des conditions préalables de ce règne, l'amour, la justice, la repentance, c'est-à-dire le règne de

Dieu dans les cœurs. C'est aussi de son assurance messianique que sont venues ses plus hautes sentences spiritualistes. Et ne peut-on pas affirmer que c'est précisément en enseignant que la venue du Messie avec éclat et puissance n'aurait lieu qu'après ses souffrances et sa mort, qu'il a énoncé la doctrine profondément significative du Messie mourant et en général toutes les vérités fondamentales de la théologie de la passion ? La foi messianique de Jésus était donc le *principe actif et formateur, comme l'élément viril et fécondant de sa vie*¹. Sans cette conscience sa personnalité aurait été fermée pour le monde extérieur et son individualité serait restée une lettre morte. La proposition est donc vraie en tout cas : Le salut du monde dépendait de Jésus *le Messie*¹. »

Voilà le livre. Je me permets, comme on dit, pour le mot de la fin, de rapprocher de la thèse favorite de l'auteur celle que développe dans *Ma religion* le célèbre Tolstoï qui a, lui aussi, étudié les Evangiles et croit avoir pleinement saisi la pensée de Jésus sur le règne de Dieu. (Voir Revue de théol. et de phil. 1886, p. 83.)

« Le règne de Dieu sur la terre, c'est la paix de tous les hommes entre eux. C'est ainsi que tous les prophètes hébreux concevaient le règne de Dieu. La paix entre les hommes est le plus grand bien sur la terre qui soit à la portée de tous.

» Tel le concevait et le conçoit invariablement chaque cœur humain. Toutes les prophéties promettent la paix aux hommes.

» Toute la doctrine de Jésus n'a qu'un but : donner le règne de Dieu aux hommes, — la paix...

» Les commandements de la paix donnés par Jésus, simples, clairs, prévoyant tous les cas de discussion et les prévenant tous, — inaugure le règne de Dieu sur la terre.

» Donc Jésus est, en effet, le Messie. Il a accompli ce qui a été promis. Nous seuls n'accomplissons pas ce que nous avons à accomplir pour que le règne de Dieu s'établisse sur la terre, ce règne que tous les hommes ont souhaité de tout temps, qu'ils ont cherché et cherchent tous les jours. »

Que le lecteur compare M. Baldensperger et M. Tolstoï ; qu'il les complète l'un par l'autre et je pense qu'il trouvera la vérité.

In medio veritas.

J.-J. PARANDER.

¹ C'est l'auteur même qui souligne.

E. CHASTEL. — MÉLANGES¹.

En rassemblant, pour les publier en un volume de Mélanges, un certain nombre d'opuscules dispersés ou inédits, de feu M. le professeur Chastel, la famille du défunt n'a pas seulement rempli un devoir de piété envers une mémoire chère et vénérée. Elle a répondu à un secret désir de ses nombreux élèves et s'est assuré la reconnaissance de tous ceux qui, sans avoir été assis au pied de sa chaire, ont profité de ses doctes travaux.

Le volume ne contient que trois pièces inédites, savoir deux sermons « offerts comme un spécimen de la prédication du pasteur », l'un sur *les inquiétudes terrestres* (1833), l'autre sur *l'excellence de la doctrine de Jésus* (1835), puis le *discours d'ouverture* prononcé par le professeur le jour (7 mai 1839) qu'il prenait possession de la chaire d'histoire ecclésiastique à l'Académie de Genève. Ce discours, encore plus édifiant qu'il n'est académique, méritait de ne pas tomber dans l'oubli. Il caractérise au mieux la manière à la fois pratique et « philosophique » dont le professeur concevait la tâche qui lui était confiée. Ce qui le préoccupe, ce sont les fruits, les leçons utiles pour le gouvernement de l'Eglise, que ses auditeurs devaient recueillir de son enseignement, les dispositions religieuses et intellectuelles que l'étude de l'histoire ecclésiastique lui paraissait éminemment propre à développer chez de futurs ministres.

Tous les autres morceaux, au nombre de dix-huit, fort inégaux en étendue et en valeur, avaient déjà vu le jour de 1834 à 1879. Les uns avaient paru sous forme de brochures, d'autres dans divers journaux ou revues (Protestant, de Genève, Bibliothèque universelle, Christianisme libéral, Revue historique, de Paris, Journal de Genève). Conférences, biographies, comptes rendus, presque tous en rapport plus ou moins étroit avec l'histoire de la religion sinon de l'Eglise, ces opuscules sauvés de la dispersion contribuent, selon les termes de l'avant-propos, à nous « faire mieux connaître sous tous ses aspects l'attachante figure » de leur auteur.

Le plus considérable de ces ouvrages ce sont les quatre conférences prêchées à Genève, en 1856, sur « l'Eglise romaine considérée dans ses rapports avec le développement de l'humanité. » (Pag. 129-

¹ E. Chastel, *Mélanges historiques et religieux*, précédés d'une *notice biographique* par Aug. Bouvier.— Paris, Librairie G. Fischbacher; Genève, Librairie A. Cherbuliez. 1888.— CCXCV et 564 pages.

220). A ces conférences polémiques *préchées*, plusieurs, et nous sommes de ce nombre, préféreront sans doute les conférences historiques simplement *prononcées* devant un auditoire d'hommes, en 1860, sur les « trois conciles réformateurs » de Pise, de Constance, de Bâle, et sur « le martyre dans les premiers siècles de l'Eglise. » Chacun lira avec un sympathique intérêt la notice biographique consacrée à l'unitaire anglais John-James Tayler, et c'est avec plaisir et profit qu'on reviendra aux belles études sur « les catacombes et les inscriptions chrétiennes de l'ancienne Rome, » « le cimetière de Calliste, » et les « destinées de la bibliothèque d'Alexandrie. » Il ne sera pas superflu d'ajouter que les éditeurs n'ont pas cru devoir reproduire dans ce volume les articles, dus à la plume de Chastel, qui figurent dans des collections « suffisamment répandues, » telles que les Etrennes chrétiennes de Genève et l'Encyclopédie des sciences religieuses.

En revanche, les « Mélanges » sont enrichis d'une ample *notice biographique* rédigée par un homme qui « après avoir été un des meilleurs élèves de M. Chastel, et plus tard son collègue, est resté jusqu'au dernier jour l'un de ses amis les plus fidèles et les plus dévoués. » C'est le témoignage qui lui est rendu par la bienheureuse compagne du défunt, dans la dédicace à ses petits-enfants écrite peu de temps avant son propre délogement.

M. le professeur Bouvier était en effet mieux qualifié que personne pour s'acquitter avec succès de cet office de biographe. Dans six chapitres, il nous fait connaître tour à tour l'étudiant, le ministre, le pasteur et le citoyen, le professeur, l'historien et le théologien, l'homme et le chrétien. Il nous le fait connaître et apprécier en le faisant autant que possible parler lui-même. L'affection et la reconnaissance qui ont visiblement inspiré l'auteur de ces pages, le désir de rendre pleine justice aux qualités personnelles de son maître et collègue et au mérite de ses nombreux travaux, n'ont pas porté préjudice chez lui à l'indépendance du critique. Il ne dissimule ni les défauts de l'œuvre historique de Chastel, ni les lacunes de sa théologie. Ce qui ajoute à la valeur de cette biographie, c'est qu'elle répand un jour intéressant sur le milieu où l'historien genevois a grandi et où il a exercé son ministère pastoral et professoral. Nous nous permettons de signaler en particulier, sous ce rapport, le chapitre où, parlant des études de Chastel, M. Bouvier est amené à esquisser l'histoire de Genève sous la Restauration et au temps du Réveil.

Disons en terminant que le volume est orné de la photographie d'Etienne Chastel et d'une vue de l'ancienne chapelle des Machabées (ci-devant auditoire de théologie) attenant à la façade du temple de Saint-Pierre.

H. V.

HAGENBACH. — HISTOIRE ECCLÉSIASTIQUE DE LA RÉFORMATION,
éditée par F. Nippold¹.

La publication de l'histoire ecclésiastique de Hagenbach par F. Nippold paraît se poursuivre avec un succès croissant. L'année dernière (voir 3^e livraison, mai 1887) nous annoncions ici même le volume sur le moyen âge ; le moment est déjà venu de signaler celui sur la Réformation. Ce qui paraît avoir facilité le succès de cette publication, c'est qu'elle s'adresse au grand public instruit et non aux connaisseurs qui tiennent beaucoup aux nouveautés et aux raretés. Ce n'est pas à dire que Nippold entende rester en arrière des découvertes modernes. Le corps de l'ouvrage expose en trente-cinq leçons l'histoire de la Réformation (de 1517-1555). Puis vient un *appendice* de 68 pages d'un texte fort serré. L'éditeur signale les travaux nouveaux qui ont paru sur la Réformation depuis la rédaction de Hagenbach. L'histoire est donc tenue à jour.

Peut-être serait-il prudent de nous en tenir à cette notice extrêmement laconique. Comment prétendre en effet résumer avec quelque équité les études nouvelles que l'histoire de la Réformation a provoquées dernièrement en Allemagne, en Suisse, en France, en Angleterre ? Ajoutons que Nippold est d'une richesse effrayante : tout est signalé, non seulement les travaux sur la réformation en général dans les divers pays de l'Europe, mais en outre les simples notices concernant les individualités plus ou moins marquantes, enfin tout ce qui concerne les provinces, les Eglises locales.

On se réconcilie avec cette ampleur de détails, quand on entend l'éditeur affirmer que l'histoire de la Réformation est encore à faire ou à refaire, même en Allemagne !

Malgré ses mérites, Ranke est devenu insuffisant. Dans son his-

¹ *Kirchengeschichte von der ältesten Zeit bis zum 19^{ten} Jahrhundert*. Vorlesungen von Dr. K. R. Hagenbach, weiland ordentlicher Professor der Theologie in Basel. Neue durchgängig überarbeitete gesamte ausgabe. Dritter Band : *Reformationsgeschichte*. Leipzig, Verlag von S. Hirzel, 1887.

toire des papes il met trop en saillie les petites faiblesses des divers cercles où règne le népotisme, sans signaler sur quoi repose cette puissance papale qui va se renouvelant sans cesse. Ensuite il ne tient pas suffisamment compte des facteurs religieux, qui n'ont de valeur à ses yeux qu'autant qu'ils aboutissent à des résultats politiques. Ranke ne saurait faire sa place aux pulsations de la conscience religieuse, pour la raison fort simple que les critères moraux sont exclus à priori. Il ne faut pas se faire illusion ni se tromper soi-même. Ce n'est pas Ranke seul qui laisse à désirer ; aucun des ouvrages autrefois célèbres ne répond plus au besoin de l'heure présente : ni l'optimisme hégélien, qui s'étale avec complaisance dans le livre de Marheinecke, ni le pessimisme de F.-A. Menzel, rappelant Schopenhauer (qui eut un effet si réfrigérant sur Rothe dans sa jeunesse). Quant à l'histoire de Merle d'Aubigné, écrite au point de vue calviniste, tout comme ses contreparties luthériennes, aux yeux de la vraie étude historique, elle n'est que le pôle opposé à l'infailibilité papale.

Il ne faut pas s'y tromper : c'est à tort que l'ouvrage récent de Janssen a fait réclamer à grands cris un ouvrage semblable du point de vue protestant. L'antithèse entre l'infailibilité et l'étude impartiale de l'histoire ne doit pas être confondue avec l'opposition entre deux formes différentes du confessionalisme.

Pourquoi la Réformation s'est-elle affaiblie ? pourquoi a-t-elle à tant d'égards échoué ? C'est qu'elle s'est transformée de bonne heure en un confessionalisme dogmatique, qui au lieu d'attirer à lui tous les éléments vivants, n'a su que les répudier et les exclure.

Il n'est pas jusqu'à la confession de foi d'Augsbourg qui ne soit devenue, pour les hommes du lendemain, tout autre chose que ce qu'elle devait être dans la pensée première des hommes de la veille. Il est fort difficile de comprendre la réformation allemande quand on s'imagine que les oppositions ont débuté par être ce qu'elles sont devenues plus tard, une fois fixées, dans le cours des débats et des discussions. Aussi longtemps que les discussions demeurent vivantes, indécises, il est de toute impossibilité de demander : ceci est-il luthérien, catholique, réformé, ou représente-t-il le point de vue de Mélanchton ? En face d'une coulée brûlante de fer fondu nous aviserions-nous de demander à quelles masses de vieilles lames d'épées le métal appartient ? Dans le fort de la lutte, on remarque force rapprochements, séparations, allant et venant, tantôt dans une direction tantôt dans l'autre. C'est ainsi qu'il convient d'apprécier

la confession d'Augsbourg, en distinguant soigneusement entre l'origine du document et l'usage qui en a été fait plus tard. Au début, la confession d'Augsbourg fut à son origine un document officiel de quelques états allemands. Dans ce document, suivant le désir de l'empereur, les princes exposaient historiquement : 1^o ce qu'on pensait chez eux au point de vue de la doctrine et du gouvernement de l'Eglise ; 2^o Ils faisaient implicitement une proposition sur ce que, d'après leurs convictions, on devait exiger du point de vue du vrai Evangile et ainsi introduire généralement en Allemagne. Représentons-nous que la proposition eût été admise et mise en pratique, conformément au désir de ceux qui la faisaient. Alors la confession aurait pris rang parmi les nombreux témoignages que l'Eglise catholique se rend à elle-même, dans lesquels d'anciennes et de nouvelles idées se trouvent mélangées, sans porter en elle le caractère d'une confession de foi particulière. Mais plus tard, elle est devenue d'une façon passive, ce qu'elle n'a pu devenir d'une façon active. Comme ce qu'elle proposait pour vraiment évangélique ne fut pas généralement reconnu pour tel, comme les adversaires de ces convictions évangéliques lesquels s'organisèrent en réalité au concile de Trente sous la forme de division particulière, conservèrent la majorité et enlevèrent aux évangéliques le beau nom d'Eglise catholique, il en résulta que la confession d'Augsbourg obtint par la suite une position qu'elle n'avait pas voulu prendre au commencement; elle devint le document de la foi d'une fraction de l'Eglise latine, l'expression d'une opposition confessionnelle.

Dans la seconde phase de la Réformation, alors que la réaction romaine eût commencé, dans la période où le calvinisme poursuivit l'œuvre commencée par Luther, l'antagonisme s'accuse plus encore. Tous les hommes indépendants qui voulaient maintenir leur individualité au milieu du mouvement, furent impitoyablement sacrifiés dans l'intérêt de la discipline. Les humanistes avaient été écrasés, pris entre les novateurs et les retardataires ; ce fut bien-tôt le tour des unitaires et des baptistes.

Pour rendre justice à Calvin, il faut le prendre dans son milieu, à son jour et à son heure. Il faut voir en lui l'extrême opposé aux Caraffa et aux Loyala. Le mieux est encore de le mettre en parallèle avec Innocent III. La publication de la correspondance intime du réformateur ne présente pas ses traits de caractère sous un jour plus aimable. A qui la faute ? Non pas à lui, mais à l'époque de réaction contre la Réformation dans laquelle il vécut. Les formes primi-

tivement plus larges, plus libres de la Réformation avaient eu le dessous à Cappel et dans la guerre de Smalkalde. La fondation de l'ordre des Jésuites avait inauguré la guerre d'extermination contre le protestantisme tout entier. Les conséquences de cet état de guerre pouvaient-elles manquer d'éclater dans la ville de Genève qui, par suite de sa position isolée, était constamment en état de siège ? On a fait une remarque très fine sur les portraits des papes durant la guerre de Trente ans. Ils ont tous les traits guerriers des généraux des camps de Tilly et de Wallenstein. Cette remarque s'applique aussi à Calvin. Que serait-il advenu du monde, s'écrie M. Reuss, dans son parallèle entre Calvin et Innocent III, que serait devenu le monde, si Calvin était devenu le Bismarck de la France ?... Le réformateur de Genève eut donc recours contre ses adversaires protestants aux mesures inquisitoriales que Rome employait contre lui. Gentilis à Berne, Ochino à Zurich, Sylvan à Heidelberg sont devenus ses victimes. Dans leur longue lutte pour l'existence, les Eglises des Pays-Bas, l'Eglise d'Ecosse ont encore exagéré les maximes qui leur venaient de Genève. C'est Calvin qui est responsable du principe. Il faut en finir une fois pour toutes, au tribunal de la science, avec les tentatives souvent faites de le justifier de la mort de Servet.

C'est ainsi qu'exaspérée et poussée aux extrêmes par la réaction, la Réformation du XVI^e siècle dut se départir du libéralisme dogmatique des premières années. Comment, dans le plus fort du combat pour l'existence, songer à persévéérer dans la voie large et modérée ouverte par Mélanchton ? Les Luthériens et les Zwingliens n'ayant pas réussi à s'entendre à Marbourg, les Suisses se virent exclus de la ligue de Smalkalde et de la confession d'Augsbourg. L'isolement des Suisses offrit à leurs adversaires l'occasion de réaliser le projet longtemps caressé de les écraser. Ainsi s'explique la seconde guerre de Cappel. Or, sans la guerre de Cappel, point de guerre de Smalkalde, point de guerre de Trente ans ! La condamnation des unitaires et des baptistes n'a pas eu pour unique résultat de retrancher ces deux branches de l'arbre primitif. Les premières éditions des *Loci* en font foi. Mélanchton entendait bien émanciper la jeune Eglise du joug des prétendus conciles œcuméniques. Il n'y fallut plus songer. Et cette tâche, aussi antipopulaire que pressante et délicate, nous a été léguée, à nous les héritiers énervés, les épigones du grand mouvement du XVI^e siècle !

On le voit, les vues générales et profondes ne font pas défaut

dans cet *Appendice*. Nippold n'est pas de ces auteurs qui croiraient manquer à leur mission s'ils ne réduisaient pas l'histoire soit à un sec abrégé de dates, de chiffres et de noms propres, soit à une addition de toutes les chroniques des temps passés mises bout à bout sans perspective aucune, à l'usage de quelques mémoires extraordinaires, sans que l'intelligence trouve aucun point de repère pour s'orienter dans ce fouillis de choses diverses, recueillies par l'érudition la plus considérable. En histoire, comme en tout le reste, l'analyse est fatigante, sèche, froide et stérile, la synthèse seule est intéressante, parce que seule elle est vivante.

C'est justement à faire saisir le mouvement interne de la vie de l'Eglise que l'histoire doit viser avant tout. Ceci nous amène à dire un mot de la *Préface* qui, à vrai dire, nous a déçu. Nous comptions sur une exposition, si non sur une réfutation des accusations que Janssen, historien catholique, a dernièrement lancées contre la Réformation. Au lieu de cela, nous tombons sur une controverse entre Harnack et Nippold au sujet des origines du monachisme et de l'influence qu'il peut encore exercer ! Nippold a dû défendre les droits de la mystique et du piétisme, ces bêtes noires de presque tous les écrivains, sauf Hermann de Marbourg, nous semble-t-il, qui tiennent par quelque bout à l'école de Ritschl. Comment se fait-il, demande Nippold à ces contempteurs un peu hautains de la vie intime, spontanée et immédiate, de la mystique en un mot, comment se fait-il que les premiers précurseurs de la Réformation soient sortis des rangs des moines les plus zélés ? Gardons-nous d'un nouveau rationalisme plus savant, mais non moins funeste que l'ancien ! Depuis que l'inaffidabilité papal s'est créé un organe dans la société de Görres (*Görresvereine*), la vraie étude historique réclame l'union de toutes les forces diverses du protestantisme. Le volume de Hagenbach, consacré à la Réformation, ne peut donc mieux se terminer que par un appel chaleureux en faveur de la « Société pour l'histoire de la Réformation. » S'il était permis aux petites gens du dehors, qui suivent avec intérêt tout ce qui se passe en Allemagne, d'exprimer à leur tour un vœu, nous demanderions à Nippold de ne pas négliger dans son prochain volume de nous mettre au courant de toute la controverse provoquée par la publication de l'ouvrage de Janssen. Son antipapisme si opportun lui en fait un devoir.
